L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : Rue de Chartres, No 72.

DUFOUR & LIBBY, PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

NOUVELLE-ORLÉANS DIMANCHE MATIN, 27 JUIN 1875. 6ème Année.

VENTES À L'ENCAN DE DEMAIN LUNDI.

Par S. Guimaraff, sur le chemin de la Métairie, dans l'ancienne écurie de Bordenave, une vacherie.

Par Hoffman, Marks & Co.—au No 35 de la rue de Chartres—marchandises sèches, linerie "seconds."

Par M. W. Newman, au No 63 de la rue de la Douane—bottes, souliers et brodequins.

GLACE ARTIFICIELLE.

Un nouveau mode de fabrication.

On a souvent essayé d'établir des manufactures à la Nouvelle-Orléans, et souvent aussi les projets de cette nature ont été mis à exécution avec des moyens pécuniaires qui paraissaient suffisants pour leur assurer, sinon pour être que prospérité brillante, mais au moins une existence plus qu'épidémique avec la perspective d'un revenu modique mais certain. La plupart de ces entreprises ont échoué cependant et les capitaux qu'elles avaient destinés à y ont presque tous été absorbés en vain par les frais. Ces entreprises étaient-elles dirigées par des hommes incompétents, leurs finances étaient-elles livrées à des gérants infidèles, ou la main-d'œuvre ne pouvait-elle être assurée qu'à des prix hors de toute proportion avec la modicité du revenu? Il y a eu vraisemblablement un peu de tout cela et par ces causes on par d'autres, il est arrivé qu'après beaucoup de dépenses, la Nouvelle-Orléans est restée ce que nous la voyons aujourd'hui, presqu'entièrement vide de ces industries ouvrières qui ont si fort contribué au développement et à la richesse de tant de villes des États-Unis.

Mais les temps changent et ne se ressemblent pas toujours; ce qui paraissait fort difficile autrefois, peut présenter aujourd'hui des chances plus flatteuses et si les capitaux qui, jusqu'à présent sont devenus timides en raison de tous les échecs qu'ils ont éprouvés jusqu'ici, les capitaux étrangers, qui cherchent des placements, seront plus hardis et feront pour nous ce que nous n'osons pas même entreprendre. Il y a, ce nous semble, en ce moment, une difficulté de moins au plutôt une facilité de plus, c'est la main-d'œuvre qui de rare qu'elle était, est devenue comparativement abondante et par conséquent à meilleur marché. Nous ne voyons pas que sous ce rapport, du moins, il y ait désormais beaucoup d'empêchements à craindre.

Les tentatives de grève qui se sont produites en tant de lieux et qui ont si malheureusement ébranlé un peu partout le crédit de la classe ouvrière. Il n'y a sans doute, comme nous le disions naguère, rien de plus respectable qu'un salaire bien gagné, mais encore faut-il qu'il soit en harmonie avec les profits de l'entreprise. En vain la classe ouvrière dira-t-elle qu'elle ne peut rien mettre de côté sur les rétributions qu'elle reçoit et qu'elle peut à peine subvenir à ses besoins les plus nécessiteux, cela ne changera rien et ne pourra rien changer aux conditions de son existence, si le profit des travaux où elle est employée en œuvre difficilement les frais. L'unique ressource qui reste alors à la classe des journaliers, c'est de changer de carrière, ce qui est facile aux États-Unis où les vastes terres, les terres neuves et fertiles, sont pour ainsi dire à la disposition de tous les travailleurs. Là, ils trouveront une occupation assurée, toujours l'abondance et très souvent la fortune.

En s'obstinant à rester dans les villes, la classe ouvrière s'expose à de rudes épreuves, car rien n'est plus casuel que l'industrie manufacturière quand cette industrie souffre les ouvriers doivent souffrir aussi. Quand elle prospère passagèrement, les ouvriers sont rarement appelés à participer à cette prospérité. Leur intérêt bien entendu serait donc de chercher autre part une existence toute aussi laborieuse mais moins chanceuse et plus solide.

Toutefois, en ce qui concerne la Nile-Orléans, nous toucherons peut-être au moment où les conditions d'existence seront meilleures pour tout le monde, pour les ouvriers comme pour les maîtres, les entrepreneurs, et aussi pour les capitalistes et les propriétaires. Nous parlions tout récemment du changement heureux qui doit s'opérer bientôt dans l'exploitation de la canne à sucre. Si cette affaire réussit, comme cela est probable en saison de calculs positifs fondés sur des choses connues, elle ouvrira un champ tout nouveau d'industrie à beaucoup de gens désœuvrés et sans moyens pécuniaires. Le système modifié de production et de la roulaison de la canne et de la fabrication du sucre sera une source inépuisable de revenus pour tout l'État.

A cette entreprise qui promet beaucoup nous pouvons aujourd'hui en ajouter une autre qui, pour être locale, n'en est pas moins fort intéressante, et qui procurera du travail à un certain nombre d'ouvriers. C'est une manufacture de glace par un procédé au moyen duquel cet article si précieux et si indispensable sous notre latitude brûlante, pourra être livré à la consommation au prix d'un quart de cent la livre. Ainsi on aurait vingt livres de glace pour cinq sous. C'est difficile à croire, mais le calcul ne serait-il vrai qu'à moitié et n'eût-on que dix livres pour un piécaque, la chose n'en serait pas beaucoup moins merveilleuse comparativement au prix de la glace aujourd'hui.

Nous ignorons au juste quelle est la somme d'argent que les négociants du Massachusetts ou du Maine tirent chaque année de la Nile-Orléans pour de la glace vendue, mais cette somme doit être considérable si l'on en juge par le nombre de navires glaciers expédiés de Boston, de Portland ou d'autres ports de la Nile-Angleterre pour faire notre approvisionnement: cet argent nous resterra désormais. Nous aurons donc un triple bénéfice à la fois, un bénéfice de consommation, d'économie et d'industrie. On économisera davantage, on dépensera moins et ce qui on payera tombera aux trois quarts dans la poche de nos ouvriers.

On peut donc saluer cette entreprise comme un bienfait, et déjà elle est [illegible]

[illegible] exécution, sous les auspices d'un riche citoyen du Nevada, le sénateur Jones, de A. T. Stewart, le marchand du fois millionnaire de New-York; de J. H. Coughlin et de George Brown de la Californie. Un grand morceau de terre a été sélectionné par eux au coin des rues Delord et Annunciation au prix de $10,000. Il mesure 110 pieds par 150 et sur cet emplacement une bâtisse haute de 50 pieds au moins doit être élevée. Peut-être même travaille-t-on aux fondations au moment où nous écrivons ces lignes.

C'est aux mains de M. Louis Pilié, notre ancien voyer de ville, que les plans et les devis ont été remis et c'est à lui que les entrepreneurs et contracteurs adressent leurs offres. La construction de la fabrique coûtera $100,000 en dehors du prix de l'emplacement. On rapporte que si la compagnie accepte l'offre la plus avantageuse, l'affaire néanmoins ne sera confiée qu'aux industriels du pays soit pour la bâtisse, soit pour la fourniture et l'installation des machines.

On usera de l'invention de Beath dans la fabrication de la glace, invention qu'on dit supérieure à tout ce qui a été employé jusqu'ici pour cette intéressante production. Par ce procédé tout à fait nouveau, la compagnie pourra fournir aisément telle quantité de glace que les besoins de la consommation le réclameront. Par conséquent, on ne courra jamais le danger de manquer de glace dans le cœur de l'été pas plus que dans l'hiver où l'on jouit souvent d'une température qui en fait saisir le besoin.

On sera d'autant plus cette certitude d'approvisionnement que depuis plusieurs années il existe ici, comme chacun le sait, une manufacture de glace en pleine activité et nous pouvons dire aussi en pleine prospérité, sa réforte heureux de laquelle nous sommes redevables d'une grande baisse dans le prix de la glace. Le procédé qu'elle emploie a toujours été regardé comme excellent, et dans l'ignorance où nous sommes de l'autre qui n'a pas encore été essayé, nous croyons difficilement qu'il puisse donner des résultats plus heureux. Mais en tout cas, si la nouvelle entreprise réussit, nous n'en aurons que mieux approvisionnés et les consommateurs n'auront pas à s'en plaindre.

L'unique difficulté que nous voyons en cette affaire est celle du transport de la glace dans toutes les parties de la ville. Mais la compagnie y remédiera par l'intermédiaire d'une nouvelle manufacture dans le Troisième District, où si la consommation s'étend comme cela est plus que probable, par l'érection d'une troisième fabrique dans une des parties les plus peuplées sur les derrières de la ville.

La glace que fournira le procédé de Beath sera claire, solide, et les tout comparable à la meilleure glace du Nord. Ainsi nos sauterneaux on l'aura à vil prix mais même qualité, c'est à dire qu'elle résistera plus longtemps qu'aucune autre à l'action limoneuse du climat. C'est du moins l'assurance qu'on nous donne. Alors les crèmes à la glace, les sorbets, les limonades, les sodas, qui sont aujourd'hui le jouissance presque exclusive des habitants riches, entreront dans la consommation ordinaire au grand profit de la sobriété. Nous pensons, en effet, que la facilité offerte à tous de se délecter à bon marché dans toutes les saisons pourra détourner un grand nombre de gens de l'usage des boissons spiritueuses. Si l'exemption de la consommation de la glace, déterminée par le bas prix au quel elle pourra être livrée, contribue au résultat dont nous parlons, il faudra regarder cette industrie de la glace artificielle non seulement comme un bienfait économique mais encore comme une providence sociale venue juste à temps pour affranchir l'humanité du plus destructeur de ses fléaux.

Regardons, en tout cas, le début de cette entreprise comme un bon augure pour l'avenir. Il est bien rare qu'un capitaliste, couronné de succès, n'ait pas pour effet d'en encourager d'autres.

Nouvelles désignations de rues.

Nous recevons une lettre qui nous dénonce un projet conçu par le voyer relativement à une nouvelle désignation des rues de la ville qui nous engage à combattre cette innovation dont le but serait de condamner à l'oubli d'anciens noms qui sont historiques. Si le projet du voyer devait avoir ce résultat, il faudrait impitoyablement le rejeter car il ne pourrait que donner lieu à une confusion regrettable dans les actes publics, les titres, les archives municipales et l'histoire de la Nile-Orléans. Sur ce point, nous sommes entièrement de l'avis de l'auteur de la lettre. Mais le voyer répond qu'il n'a nullement l'intention de porter atteinte aux anciens noms de rues, qui mériteraient d'être conservés comme ils le sont aujourd'hui, attendu qu'il ne prétend y faire qu'une addition de numéros pour mettre les étrangers et aussi les habitants à même d'opérer des courses d'un bout de la ville à l'autre avec plus de facilité qu'ils ne sauraient en trouver aujourd'hui, et il ajoute que cela n'engagera la ville dans aucune dépense additionnelle. Ayant la garantie de la conservation des noms, et l'addition des numéros ne devant pas coûter un cent, nous ne voyons pas qu'il y ait de grands risques à courir dans l'exécution du plan d'amélioration imaginé par le voyer.

Pareille chose existe à la Havane. On y voit tout d'abord, le nom des rues inscrit dans les fragments de pierre à chaque coin de rue. Dans le même carré et immédiatement au-dessous des noms, on lit des numéros qui avec de certaines désignations divisent les rues en plusieurs parties. Mais ces précautions, loin de faciliter à l'étranger le moyen de se mouvoir promptement d'un point à un autre, l'embrouillent au point qu'il est obligé de demander son chemin à chaque passant et les habitants de la Havane eux mêmes ne sont pas tous en état de lui donner des indications claires. Nous ne pensons pas que le plan dont il s'agit fasse un meilleur effet ici. Mais quant aux noms primitifs des rues nous pouvons donner l'assurance qu'ils seront conservés.

La Société et la Chasse

AUX EAUX DE BLADON.

Mistère Tomblaboe, à bord de "Victoria."

24 juin 1875.

Je vous écris ces quelques lignes à bord du *Victoria*, beau et bon bateau, commandé par le capitaine Frank Stone, qui me ramène à Mobile. Depuis ma dernière lettre de Bladon, l'établissement de la source a reçu de nombreux visiteurs et l'animation qui y règne déjà fait bien augurer de la fin de la saison. Un petit orchestre est arrivé dans les premiers jours de juin et, chaque soir, on danse dans le salon. Les parties de Crocket sont venues s'ajouter aux autres amusements dont je vous ai déjà parlé. La société que j'ai trouvée à Bladon est très agréable et ce qui m'a plu, c'est qu'on n'y voit pas cette étiquette rigoriste qui enlève un des plus grands charmes du séjour à la campagne. Chacun est là comme chez soi et peut se mettre à son aise sans paraître déplacé. Libre aux dames de se parer, mais les grandes toilettes ne sont pas de rigueur.

Les chasses, pendant la dernière semaine de mon séjour, ont été assez heureuses. En trois expéditions, les chasseurs ont abattu cinq chevreuils. M. Valery Vicknair, du bayou Lafourche, en a tué deux pour sa part, le signataire de cette lettre a été du nombre des chasseurs heureux. Les deux autres chevreuils ont été tués par deux chasseurs du pays. Le gibier abonde dans toute cette partie de l'Alabama, et autour d'une source salée qui est à deux milles de Bladon, on voit des traces de chevreuils par centaines.

Voici la liste des Louisianais arrivés à Bladon du 6 au 22 juin: M. F. Dana, M. et Mme Félix Morris, M. et Mme Edmond Maudin, M. et Mme Ching, Thos. Day, M. Inbau, W. G. Pauch, M. et Mme J. Tarcotte, George Turcotte, Mme E. Tibbier, le juge H. D. Ogden, W. R. Chéné, W. F. Jones, A. J. Dalferes, A. Apodin, L. Lindry, ces trois dernières du bayou Lafourche.

Parmi les visiteurs de Mobile je vois le nom d'un ancien résident de la Nouvelle-Orléans, W. H. Elliott, venu avec sa famille.

Le *Maggie C.*, ayant été retiré du service, j'engage les personnes qui se rendent à Bladon, à prendre le bateau du samedi, le *Victoria*, qui part à l'arrivée du train. A partir du mois de juillet, ce bateau fera deux voyages par semaine, le mercredi et le samedi. La table y est très bonne et les aménagements excellents. Avec des communications régulières et un peu plus rapides, Bladon devrait recevoir des centaines de visiteurs de la Louisiane seulement. Le capitaine Stone a compris cela et, en partant à l'arrivée du train, il assure qu'il pourra débarquer ses voyageurs au landing le lendemain matin à dix heures.

J'arriverai, sans doute, en même temps que cette lettre, mais j'ai pensé que les informations qui précèdent pourraient être utiles à un certain nombre de lecteurs de l'*Abeille*.

F. L.

CONCERT AUX ABATTOIRS.—Un concert sera donné ce soir par quelques artistes et musiciens de l'Opéra dans la salle de M. Victor Poque, aux Abattoirs. Le nom de Victor était écrit en chargé dans le programme de l'annonce que nous avons fait paraître hier matin, et le compositeur! Il manque Ve au lieu de Vve'n'a pas hésité à mettre Vve Poque. Or, M. Poque, que tous le monde connaît aux Abattoirs, est un parfaite santé, et comme il est jeune et vigoureux il a probablement encore de longues années à vivre. Les caractères d'imprimerie occasionnent parfois de pareilles erreurs.

Pour revenir au concert nous désirons bien sincèrement que les amis des artistes qui l'ont organisé répondent tous à l'appel qui leur est adressé et que la recette soit abondante.

Les inondations dans le Midi de la France.

Le télégraphe nous apporte la nouvelle de désastres nouveaux causés par des inondations considérables dans plusieurs départements du centre et du Midi de la France. Un grand nombre de citoyens français de la Nouvelle-Orléans sont nés dans les départements et ils ont des propriétés dans la partie inondée. Nous pensons que nombre d'entre eux voudront venir au secours de leurs malheureux compatriotes. Mais que voudront-ils faire? Nous ne savons encore rien de précis sur les ravages des eaux et nous ne pouvons que nous livrer à des conjectures. Nous ne pouvons que nous livrer à des conjectures. Nous ne pouvons que nous livrer à des conjectures.